

en mettant les droits du peuple au-dessus de ceux des grands vassaux, et en nivelant les castes au profit de l'unité nationale.

Louis XI avait, avant lui, posé les premières bases de ce nivellement au profit de son égoïste et sanglante tyrannie.

Après Henri IV, Armand Duplessis, cardinal de Richelieu, continua cette œuvre gigantesque, moitié pour son ambition, moitié dans l'intérêt de la monarchie absolue.

Malgré tous les efforts de nos rois, les Grandes Compagnies, qui ravagèrent nos provinces les plus riches aux époques sombres de notre histoire, n'avaient jamais été complètement détruites.

Seulement, elles se transformaient selon les besoins du moment, d'après les événements et les circonstances.

Leurs chefs devinrent de simples capitaines d'aventure, pêchant en eau trouble, servant qui les payait le mieux, et le plus souvent guerroyant à leur propre compte, sous le prétexte spécieux d'agir dans l'intérêt du « bien public. »

Les « Gautiers » avaient paru à la fin du règne de Henri III.

Lors de la campagne d'Arques, les « Catillonnais » firent leur trouée.

Aux « Catillonnais » succédèrent les « Francs-Muscaux, » les « Château-Vert » et les « Lipans.

La parenté de ces diverses bandes avec les « Ecorcheurs » et autres Grandes Compagnies des treizième et quatorze siècles n'est pas difficile à établir.

Enfin, à la suite de toutes ces insurrections organisées pour le pillage, surgit celle des « Tard-Venus, Tards-Avisés » ou « Croquants, » ainsi qu'ils sont diversement nommés dans les chroniques contemporaines.

De vrais « Jacques, » ceux-là !

Et des « Jacques » qui ne se cachaient pas de leur « Jacquieriel »

Ils se faisaient gloire de leur origine ; leurs prétentions étaient identiques à celles de leurs devanciers, lors des grandes guerres du moyen-âge.

Et leurs moyens d'action n'étaient ni plus, ni moins délicats que ceux de leurs aînés.

On les nomma d'abord « Tard-Avisés » ou « Tard-Venus, par la simple raison que, pour se soulever, ils avaient attendu le moment où le pays déposait les armes, fatigué de ses guerres intestines.

La première bande de ces « Jacques » s'était réunie au mois de février 1594, près d'un village appelé « Crac-de-Limosin, » à la paroisse duquel ils appartenaient tous.

De là leur nom de « Croquants. »

Certains étymologistes prétendent qu'ils se désignaient eux-mêmes ainsi, parce qu'ils n'avaient qu'un but : « croquer » les nobles.

L'une de ces racines vaut bien l'autre.

Quoi qu'il en soit, les « Croquants » s'élevèrent bientôt au chiffre respectable de quinze mille.

Un mois après leur soulèvement, leur ligne embrassait la plupart des paroisses du Limosin, ainsi que plusieurs cantons du Périgord et de la Saintonge.

Au bout de trois mois, ils formaient une armée de cinquante mille hommes, bien disciplinés, armés en guerre, et commandés par des chefs expérimentés.

Cette insurrection bornée d'abord au Limosin, au Périgord et à la Saintonge, s'étendit au Quercy, à l'Agénois, entamant la Marche, puis menaçant sérieusement l'Angoumois et le Poitou.

Elle suivit la route de la progression des anciens « Jacques, » sur lesquels elle se modelait instinctivement.

Commencée au nom de la légitime défense, cette insurrection arrivait, par une pente naturelle et inévitable, à la violence agressive et se rendait coupable de toutes les cruautés, filles d'une guerre sociale.

Le roi Henri IV voulut user de clémence envers elle.

Il donna l'ordre de dissiper ce formidable assemblage d'hommes révoltés, par les voies les plus douces et les plus patientes.

L'audace des « Croquants » s'en accrut.

Voyant le pays sérieusement menacé, le roi fut contraint d'en arriver à une répression énergique, et la guerre fut poussée avec vigueur.

Les « Croquants, » malmenés, battus en plusieurs rencontres, se virent bientôt, non pas encore dans l'obligation de déposer les armes, mais réduits à reculer et à se tenir sur la défensive.

Leur élan était arrêté ; il leur fallait prendre un parti suprême.

Toute insurrection forcée à l'immobilité, réduite à ne plus compter que sur ses propres forces, à s'isoler au milieu de populations indifférentes ou hostiles, se sent vaincue moralement.

Défaite morale qui précède de peu une déroute générale ; ce n'est plus qu'une question de temps.

Telle était la situation de la Jacquerie des « Croquants » au moment où commence notre récit.

Le 18 juin de l'an 1595, vers sept heures du soir, deux cavaliers s'arrêtèrent en même temps devant la porte d'une auberge placée en tourne-bride à l'angle de deux chemins, à mi-route de Gourdon et de Salviac.

Ces cavaliers, bien montés, armés jusqu'aux dents, aux larges feutres rabattus, aux manteaux épais les enveloppant de leurs plis, arrivaient chacun de leur côté par une route opposée.

Sans doute ils ne tenaient pas plus l'un que l'autre à se laisser reconnaître, car ils se contentèrent de se saluer en s'inclinant légèrement sur le cou de leurs chevaux et en se lançant à la dérobée des regards qui n'étaient pas précisément des regards d'amitié.

— Hé ! l'aubergiste ! crièrent-ils presque ensemble.

Et, tout en criant, ils se préparaient à mettre pied à terre.

L'aubergiste parut, sortit sur le pas de sa porte, et sans se donner la peine de descendre jusque sur le cailloutis de la route, il mit son bonnet de coton à la main :

Puis, de sa voix la plus fêtée, accompagnée de son sourire le plus béni, il leur dit :

— Vous m'appellez, mes gentilshommes ?

— Oui, fit le premier cavalier.

— Si tu es le maître de cette bicoque ? ajouta le second ?

— Ah ! bien, très-bien ! C'est à l'aubergiste que vous désirez avoir affaire ?

— Ce désir est le nôtre, répliqua le premier cavalier d'un ton railleur.

— Me permettez-vous une simple question, mon gentilhomme ?

— Une seule, soit !

— Mais pas plus d'une.

Les voix étaient impérieuses, les intonations hautaines ; l'aubergiste redoubla de douceur.

— Pardon... Mais vous et votre ami, mon gentilhomme ?

— Monsieur n'est pas plus mon ami que je ne suis le sien..., répondit brusquement le premier voyageur.

— Ah !

— J'arrive de Gourdon, et monsieur de Salviac, ajouta le